

La première sortie en mer de l'apprenti timonier

Le premier juin 1950, voilà que j'arrive au fort du Cap Brun pour y suivre le cours de timonier. Dans notre cours, nous étions vingt garçons âgés de dix-huit à vingt ans, venant de Pont-Réan, d'Hourtin et deux qui arrivaient d'Alger. L'un de ces Algérois, le matelot timonier B. disparaîtra sur le sous-marin Sybille, perdu entre Toulon et le cap Camarat, avec tout son équipage, le 24 septembre 1952 ; il est bon de s'en souvenir.

Le cours dura six mois et nous pûmes sortir une fois à la mer pendant ce laps de temps, le groupe d'apprenti coupé par moitié, sur les deux patrouilleurs qui étaient d'anciens chalutiers, *la Toulonnaise* et *la Sétoise*.

C'était une chance, nous partions pour un aller et retour à Ajaccio, pour y passer la fin de semaine, on ne disait pas encore week-end en ce temps-là. Du reste, dans la Marine, on ne dégagait que le samedi vers midi. Nous attendions avec impatience d'être breveté timonier pour aller en mer et voilà que l'on nous offrait, somme toute, un joli petit voyage à la mi-cours. Inutile de vous dire que nous avons tous pris la plume pour en informer nos parents tellement nous étions heureux.

Ce matin-là j'embarquai avec neuf de mes camarades et deux instructeurs sur l'un de ces deux petits bateaux marchant au charbon : *la Sétoise*.

Sitôt embarqué, le matelot timonier du bord demanda quatre apprentis pour briquer les cuivres de la passerelle avant l'appareillage, le naol et l'étamine entrèrent en action illico. D'autres s'en allèrent approcher les briquettes de charbon pour un vieux quartier-maître chef chauffeur tatoué sur les quatre membres ; profitons donc des bras disponibles ! Pendant ce temps se préparaient, autour et dans le bâtiment, les manoeuvres d'appareillage.

Et puis, nous quittons le quai. Je ne suis pas peu fier d'être devenu marin, pensez donc, il y a encore sept mois, j'étais dans ma campagne natale, dans les champs avec les chevaux. Je me trouve sur la plage avant à la manoeuvre et alors que le bateau passe devant Saint-Mandrier, tous les mouvements d'aussières sont terminés, le poste de manoeuvre est rompu et je demeure sur l'avant avec deux autres apprentis. Juste au-dessus de l'étrave, le nez dans le vent que nous avons de face. Regardez ? je suis devenu la figure de proue, dis-je à mes camarades.

Mais la figure de proue va bientôt déchanter ; attention les yeux !

À la fin du poste d'appareillage, un vieux quartier-maître de manoeuvre, responsable de bibine et pensant faire fonctionner sa boutique avec les trois sous des apprentis, nous dit alors (1) :

- Allez, les gars, pour étaler, il faut boire de la bière, qui en veut ? (notons que je fais connaissance avec le verbe étaler).

Et bien entendu, tout le monde se tape une bonne bière, d'un demi-litre !

Et puis, la *Sétoise* vient de passer le cap Cépet et le bateau commence à bouger ; il n'y a pas de mer de formée, le vent est tombé, seule demeure une indistincte houle résiduelle.

Le bâtiment prend une route sud-est, cap sur la Corse, et alors que les bouteilles sont vidées et balancées à la mer (l'écologie n'est même pas encore en gestation), la houle s'amplifie et la *Sétoise* commence à remuer en proportion. Ce n'est pas bien grave et les apprentis timoniers s'amusent de ce léger tangage et roulis.

Mais attention, nous allons très vite déchanter ; après une petite demie-heure de route voilà qu'un vent fort de nord-ouest se lève, une fois passé l'abri que forme le cap Sicié. Et puis voici la mer qui se forme et le bâtiment qui se met à tanguer et à rouler, en quelques minutes, les apprentis font connaissance avec le mal de mer et la bière avalée sans mesure est vite restituée aux poissons et sans contrôle, le liquide rendu s'envolant avec le vent, arrosant Pierre ou Paul.

C'est le mistral qui soufflait et nous allions l'avoir pendant toute la durée de notre traversée. Presque tous les apprentis timoniers furent malades. Personnellement comme je n'étais pas de quart, je m'affalai sur le pont en bois et j'y suis resté jusqu'au soir, malade comme un cheval, le nez dans mon dégueulis. C'est l'officier en second qui me dit à la tombée de la nuit :

Allez petit, il faut descendre dans le poste équipage.

Je n'avais pas la force de faire le moindre mouvement, découvrant ce mal étrange qu'est le mal de mer. Bien entendu je n'avais pas mangé, ni à midi, ni au repas du soir. De temps à autres, je rendais, mais ce n'était que de la bile.

À vingt heures, il me fallut prendre mon quart, et jusqu'à minuit. La mer était déchainée, elle était

blanche d'écume, la *Sétoise* plongeait dans les creux des vagues en tanguant fortement. Et, de la *Toulonnaise*, deux milles environ devant nous, on ne voyait plus son feu de poupe quand elle plongeait, elle aussi. Le mal de mer était toujours présent et, pour rendre ce qui pouvait encore sortir de l'estomac vide depuis bien longtemps, et comme je le verrai faire sur d'autres bateaux, à la passerelle, une baille avait été disposée et amarrée. A chacun son tour, timoniers, veilleurs... on allait ainsi dégueuler dans la baille.

Mais pendant mes quatre heures de quart, je maugréais, je pestais... je maronnais. C'est ça la mer... c'est ça la marine. Il me semble que je ne suis pas fait pour être marin, et moi qui en rêvais depuis l'âge de dix ans, ne rêvant que de voyage que d'îles et de filles des îles. Ce n'est pas possible, je suis coincé... que vais-je devenir ?... je vais crever... J'étais désespéré... et j'ai signé pour cinq ans !

Et bien, mes amis ? j'y suis resté trente-cinq.

André Pilon